

Lettre du général Quiroga au Roi.

(Page 117.)

SIRE,

L'armée espagnole, dont le sang et les sacrifices inouïs replacèrent votre majesté sur le trône de ses ancêtres, et sous l'égide de laquelle la nation sanctionna le code qui devait fixer à jamais ses destinées, se sentit blessée dans son honneur et dans son patriotisme, le jour où, foulant aux pieds les lois de la reconnaissance et de la justice, votre majesté renversa ce monument de sagesse, et qualifia d'*attentat* ce qui n'était que l'expression des droits les plus légitimes.

Six années ne purent faire changer des sentimens aussi profonds. Des mouvemens insurrectionnels suscités à différentes époques, et en divers endroits, auront convaincu votre majesté que ces sentimens étaient gravés dans tous les cœurs, et que si sa personne auguste avait été un objet d'adoration, il n'en était pas ainsi de son système de gouvernement, et des personnages qui s'étaient indignement emparés de sa confiance. Le génie du mal étouffa partout le cri généreux de la patrie, et les braves qui les firent entendre furent immolés à l'iniquité, toujours inexorable à l'égard de quiconque ose déchirer le voile dont elle se masque, aux yeux fascinés du vulgaire ignorant et crédule.

Un sort aussi funeste n'épouvanta pas les corps de

l'armée expéditionnaire d'outre-mer, pour élever de nouveau une voix chère à tout Espagnol digne de ce titre précieux. Sire, ils l'ont élevée solennellement cette voix, le 1^{er} janvier 1820; ils l'ont élevée, bien décidés à ne point trahir le serment que reçut la patrie. Rien ne saurait ébranler leur fidélité; et leur sang n'est qu'un faible sacrifice pour couronner leur glorieuse entreprise. Rendre la vie à la Constitution de l'Espagne, voilà leur but: proclamer que c'est seulement à la nation, légitimement représentée, qu'appartient le droit de se donner des lois, voilà ce qui leur inspire les accents d'un sublime enthousiasme.

Les lumières de l'Europe, Sire, repoussent l'idée que les nations soient gouvernées comme si elles étaient la propriété des rois. Les peuples réclament d'autres institutions; et le gouvernement représentatif est regardé comme le plus analogue aux grandes sociétés, dont les individus ne sauraient se rassembler tous pour promulguer les lois: c'est le gouvernement des nations les plus éclairées, celui que toutes souhaitent, dont la possession a tant coûté de sang, et dont jamais peuple ne fut plus digne que l'Espagne.

Pourquoi donc cette nation, la plus favorisée de la nature, se voit-elle privée du don le plus précieux qu'on puisse recevoir de la main des hommes? Pourquoi lui est-il refusé de respirer l'air de la liberté civile, cet air pur, qui seul vivifie le corps d'un état? Eh quoi! de vieux préjugés, des systèmes avortés par la violence, des prérogatives vaines et frivoles, propres seulement à flatter l'orgueil de l'ignorance, des suggestions perfides, d'odieux favoris qui n'oppriment un instant que pour être

opprimés l'instant d'après, seraient-ils donc des motifs assez puissans pour violer les droits de la raison, de la justice?..... Les rois appartiennent aux nations : ils ne sont rois qu'autant que les nations le veulent. Les lumières ont converti en axiomes des vérités aussi simples; et si les gouvernemens affectent d'autres principes, c'est le langage de la fausseté, de l'hypocrisie, et non pas celui de l'erreur ou de l'ignorance.

Les vœux et les desseins de l'armée, Sire, sont de proscrire à jamais cet odieux langage : la nation partage ces mêmes sentimens, malgré la digue que la crainte et l'habitude de l'obéissance ont opposée à leur manifestation. Les braves viennent de la rompre, cette digue : la patrie la rompra de même. Les pays protégés par leur présence remplissent l'air de leurs acclamations, en promulguant de nouveau ce code sacré, qui n'aurait dû l'être qu'une seule fois. Ces cris retentiront dans toute la péninsule, convertie en théâtre de vertu et d'héroïsme. Mais si d'aussi flatteuses espérances devenaient illusoires, si des vœux aussi purs n'étaient point exaucés, l'armée n'aurait pas encore perdu le prix de ses travaux; et mourir pour la cause de la liberté lui semblera bien plus doux que de languir sous le joug et les caprices de ceux qui, séduisant le cœur de votre majesté, l'entraînent à sa perte.

Au quartier général de San - Fernando, le 7 janvier 1820.

SIRE,

Comme organe de l'armée,

ANTOINE QUIROGA.

*Manifeste de l'Armée de l'île de Léon au Peuple
Espagnol.*

(Page 117.)

« Les soldats de l'armée espagnole, qui ont embrassé, au commencement de l'année, la cause de la patrie, croient devoir lui exposer les motifs de leur conduite, les démarches qu'ils ont faites jusqu'à ce jour, les sentimens qui les animent, et les espérances qu'ils nourrissent en faveur de la nation dont ils sont les fils.

» Ils ne rappelleront point ici au souvenir de cette nation la gloire qu'elle a acquise jadis par ses vertus; l'histoire l'a fait assez connaître; et les Espagnols d'aujourd'hui, quelque différens qu'ils soient de leurs ancêtres, se plaisent toujours à admirer les monumens de leur héroïsme.

» Le pays des Pélage, des Alphonse, des Fernand, des Gonzalez, des Cid était célèbre dans le monde; son beau sol, le plus fertile de l'Europe, s'enorgueillissait de la gloire dont le couvraient ses héros; il n'avait rien à envier aux autres nations, en fait de succès dans les armes, dans les arts, dans la législation, dans l'industrie, dans les sciences et la littérature; il était même pour plusieurs un modèle et un objet d'envie. Invincibles dans la guerre, généreux et aimables dans la paix, les Espagnols se distinguaient par leur esprit, par leur intelligence, par la profondeur de leur génie et les sen-

timens d'honneur qui étaient si profondément gravés dans leurs cœurs.

» Comment se fait-il que cette nation, jadis la première de l'Europe, soit descendue, depuis trois siècles, au rang des états subalternes et insignifiants ? Comment se fait-il que la nation qui dominait jadis sur l'Italie, les Pays-Bas, la côte d'Afrique, les immenses et riches provinces de l'Amérique, ait commencé à décliner, du moment où elle eut acquis de si vastes états et une puissance si formidable ? Comment se fait-il que l'industrie, les sciences, les arts n'aient pas fait autant de progrès chez nous que chez les autres Européens ? que le caractère national se soit profondément altéré, aux yeux de l'observateur, exercé à saisir les traits de la physionomie des nations ? qu'un pays, en un mot, qui devrait jouer un rôle si important dans le monde, soit privé de tous les avantages dont il était si digne ?

» Espagnols ! il est aisé de résoudre ce problème. Quand les nations deviennent une fois la propriété absolue d'un homme, elles sont condamnées au dépérissement ; le bien public n'occupe plus les citoyens. Le désir de se dévouer à la seule grandeur du prince, remplace le patriotisme et le sentiment de la gloire. La séduction, l'intrigue, les vues sordides, l'imposture, la trahison et la perfidie sont autant de mauvais génies qui entourent les rois absolus et arbitraires. L'Espagne a plus souffert de ces fléaux qu'aucune autre nation, depuis l'époque où Ferdinand V commença à river ses chaînes. Les princes de la maison d'Autriche se sont efforcés d'élever le système du despotisme dont nous connaissons si bien les résultats. Depuis ce temps,

les peuples n'ont plus été comptés dans la politique ; les représentans qui défendaient leurs droits ont disparu. Dès lors aussi, le principal but des ouvrages du génie a été de flatter les passions des rois, de les remplir de l'idée de leur toute-puissance ; personne ne s'est plus inquiété des droits de l'homme, du bonheur des peuples, de l'énergie qui fait la force des états, des vertus qui assurent leur félicité et leur gloire.

» C'est en vain que la nation s'est montrée grande et digne de son nom, quand celui qui donnait des lois à l'Europe, a préparé, pour l'asservir, de perfides machinations ; les armées qui portaient la terreur dans les autres pays, ne purent étouffer la voix généreuse de l'Espagne. Le feu, le fer, la destruction, tous les fléaux de cette guerre inouïe, ne parurent que de légers sacrifices quand il fallut venger l'honneur insulté. Non contente de combattre contre ses ennemis extérieurs, la nation voulut détruire des ennemis intérieurs encore plus dangereux, au moyen d'un gouvernement qui assurât la liberté civile et la propriété. La Constitution fut jurée en face des baïonnettes ennemies. Ces baïonnettes disparurent du territoire, et l'ennemi vit la fin de son pouvoir et de son triomphe.

» Mais quels avantages le peuple a-t-il tirés de ses sacrifices et de sa valeur ? Qu'est devenu l'édifice dont la loi avait posé les fondemens, et qui aurait dû être inébranlable ? Le roi, qui devait le plus à sa nation, fit le premier essai de sa force en le renversant ; les pères de la patrie, qui l'avaient élevé, furent traités en criminels. Aimer et désirer le gouvernement le plus avantageux à l'Espagne, ce fut un crime de haute trahison. Les insti-

tutions repoussées par l'esprit humain, et qui avaient provoqué la dernière invasion, furent rappelées avec une sorte de fureur et exaltées avec une détestable hypocrisie. On inventa le crime de *mécontentement contre la personne royale*, crime inconnu en Europe jusqu'alors; les prisons, l'exil, furent la récompense de ceux qui avaient le plus mérité de leur patrie; des cœurs ouverts aux inspirations de la gloire, se remplirent de terreur; et, à l'esprit de la liberté qui donne la vie aux états, succéda le souffle empesté de l'esclavage, qui porte la mort civile partout où il se fait sentir.

» Non! jamais nation ne fut plus insultée, plus arbitrairement traitée. L'Espagne donna, dans ces circonstances, un exemple de patience qui étonna l'Europe. Ceux qui voulaient faire croire que son enthousiasme contre la France avait été l'effet de la superstition, triomphèrent alors de ceux qui lui attribuaient des sentimens plus généreux. En effet, quel soupçon cette apathie extraordinaire ne pouvait-elle pas faire naître? Avec quelle rapidité retomba cette nation qui avait pris un essor si sublime! Comment souffrit-elle que l'édifice qu'elle avait cimenté de tant de sang, qui avait coûté tant de travaux, fût renversé? Comment présenta-t-elle la tête au joug, après tous ses efforts pour le secouer?

» Espagnols! cette funeste faute vous a jetés dans l'esclavage; elle vous entraînera à votre perte si vous ne vous réveillez pas. Vous mettrai-je devant les yeux le triste tableau de ses conséquences? Mais pourquoi l'entreprendrai-je, puisque vous les avez vues vous-mêmes? Qui n'a pas ressenti douloureusement la faiblesse d'un gouvernement, sans caractère, sans principes, sous le-

quel la nation est nulle dans la balance politique de l'Europe ? Qui n'a pas été indigné de la corruption de ses agens, des abus criminels que tant de fonctionnaires publics ont fait du pouvoir déposé dans leurs mains ; enfin, de la métamorphose de l'Espagne en un théâtre de vol et de pillage, où celui qui faisait le plus de butin était le plus estimé ? Qui n'a pas éprouvé une pénible tristesse en voyant ces scènes de calamités publiques, les champs incultes, le commerce détruit, l'industrie paralysée, les lois impuissantes, la licence impunie, la sûreté publique violée, les délateurs triomphans, et la misère traînant partout à sa suite une affreuse corruption ; en un mot, une nation tombant comme une masse inerte, dès ses premiers pas, dans la route des prospérités que lui ouvrait une nouvelle vie ?

» Ces maux, dont nous ne présentons qu'une faible esquisse, déchirent le cœur de tous ceux qui soupirent au doux nom de patrie. De généreux Espagnols qui se sont levés franchement pour les détruire, ont été victimes de la perfidie et de la force armée qui devient le fléau des nations, quand les nations sont dans la servitude. Les supplices, l'exil, ont été les tristes fruits de leurs efforts héroïques ; le mécontentement croissait avec la misère ; les honnêtes gens pleuraient leurs dignes défenseurs, et répétaient leurs noms avec les accens de l'admiration et de l'affection qui leur sont dues.

» Les malheurs de ces braves n'ont point intimidé le corps de l'armée nationale, qui s'est présentée hardiment dans une arène si fertile en célèbres catastrophes ; les misères de la patrie ont arraché aux troupes la déclaration qu'elles ont faite de la rendre heureuse ou de

mourir pour elle. Rétablir le pouvoir des lois, et faire jouir la nation du droit de régler ses propres intérêts, tels ont été les motifs qui seuls les ont engagées à arborer l'étendard national. Leur première démarche, en prenant une telle résolution, a été de proclamer la Constitution politique de la monarchie espagnole, objet de prédilection et d'amour pour tous ceux qui veulent ardemment le triomphe de la justice ; toutes leurs autres actions ont été dirigées d'après cette règle sacrée.

» Les désordres, la violence, n'ont point souillé la gloire et la valeur qui distinguent les soldats de cette armée ; les propriétés ont été respectées ; la tranquillité publique a été maintenue par la plus exacte discipline ; et l'on devait attendre des cœurs espagnols le respect de toutes les institutions religieuses. L'armée elle-même n'a éprouvé d'autres changemens que ceux qui étaient absolument nécessaires pour son organisation. Soutiens et boulevarts de la patrie, les soldats ne sont pas législateurs ; ils consacrent leur valeur, leur énergie, leur sang à la noble ambition de se soumettre aux lois fondées sur l'équité et la raison.

» Peuple d'Espagne, peuple brave, généreux et grand, peuple appelé par votre destinée à être le premier sur le globe, unissez-vous à vos enfans ; posez les bases des lois qui constitueront votre prospérité et votre grandeur ; osez faire usage de vos droits, et rétablir ce que vous avez si solennellement promulgué. Sans lois, il n'existe plus d'état ; sans lois sanctionnées par des représentans, il ne peut y avoir de liberté civile, le plus grand bien dont puisse jouir un citoyen. Recueillez, aujourd'hui, les fruits des lumières et de l'expérience des siècles ;

donnez au monde ce grand spectacle qu'il attend de la nation , qui a communiqué le mouvement à l'Europe.

» Ne souffrez pas que l'on dise que l'apathie est votre élément , et que les fers de l'esclavage peuvent seuls vous convenir. Unissez-vous à vos fils qui n'aspirent qu'à l'honneur sublime de les briser. Leurs armes et leur sang sont à vous ; et des milliers de bras n'attendent que votre signal. Qu'attendez-vous ? Quel obstacle vous arrête ? Qui s'opposera à la volonté de tout un peuple ?

» Espagnols , si vous ne profitez pas d'une pareille occasion ; si vous ne sentez pas tout le prix du rayon de bonheur qui commence à paraître , ne soupirez plus , ne ne vous plaignez plus : vous aurez mérité de souffrir les maux que vous éprouvez ; les larmes que vous versez n'exciteront la compassion de personne. Si , par votre pusillanimité , nous ne réussissions pas dans une entreprise aussi noble , nous aurions du moins la glorieuse satisfaction de l'avoir commencée. Quel que soit notre sort , il devra être envié de ceux même qui sont abattus sous le souffle de la corruption , et qui , dans leur ignominie , n'échapperont pas aux poursuites d'un remords éternel.

» Comme chef et organe de l'armée ,

» ANTONIO QUIROGA. »

13 janvier 1820.

*Ordre du jour du général Campana à la garnison
de Cadix.*

(Page 207.)

Cadix , 11 mars.

VIVE LE ROI ! Vive la Religion ! Honneur aux braves et loyales troupes de la garnison de Cadix ! Leur fidélité et la manière décidée dont se sont conduites les troupes de la garnison de cette place , dans la journée d'hier , méritent toute la reconnaissance des sujets du Roi , et celle du général qui a l'honneur de les commander.

Au nom de Sa Majesté , j'offre à MM. les chefs , officiers , et autres individus de la garnison , les plus vifs remerciemens , pour leur brillante conduite militaire

Signé CAMPANA.

Manifeste de la Junte suprême de Galice.

(Page 226.)

GALICIENS généreux, illustres Espagnols des deux mondes, déjà la perversité était parvenue à lasser votre patience, à mettre le comble à vos souffrances. Vous fûtes de tous temps, aux yeux des nations, un parfait modèle de fidélité envers vos rois. La loyauté castillanne passe en proverbe chez les nations étrangères, et ce renom glo-

rieux deviendra l'admiration des siècles, lorsque l'histoire leur retracera, en caractères de sang, l'héroïsme de tant de milliers de victimes, abandonnant, dans le deuil et la désolation, leurs pères, leurs épouses, leurs enfans et leurs frères, pour s'immoler sur l'autel de la patrie qui les inspirait, non pas dans un intérêt qui lui fût personnel, car les nations ne perdent rien au changement des dynasties, mais pour racheter un roi qui en était l'idole, autant par les heureuses dispositions qu'il annonçait, que par les persécutions auxquelles il avait été en but, lorsqu'il était encore presque au berceau. Combien de pères dont le fer de l'usurpateur moissonna les enfans, uniques et chers appuis de leur vieillesse ! Combien de fortunes dévorées par les sacrifices inspirés par l'amour du prince ! Rien ne fut épargné ; et les sources de la prospérité publique, que l'insatiable cupidité du dernier gouvernement avait déjà essayé de tarir, s'épuisèrent dans les généreux efforts du patriotisme. Après tant de sacrifices, parmi lesquels on ne compte pas le danger qui menaçait à chaque instant votre existence et troublait votre repos, vous vous attendiez enfin à voir luire le jour de gloire qui, en vous rendant un roi, unique et digne objet de vos vœux, vous assurerait en même temps le prix de vos travaux dans le libre exercice de vos droits. Malheureux Espagnols, hélas ! que vos espérances furent cruellement déçues ! Une abominable faction d'égoïstes s'empara du sceptre pour le tremper dans le sang des hommes illustres, immortalisés, non moins par leurs vertus et leur sagesse, que par la modération et le désintéressement qu'ils avaient déployés, en renonçant, même aux récompenses dues aux services rendus par eux pendant et

quelque temps après l'exercice de leur pouvoir; et d'innombrables familles furent enveloppées dans la persécution élevée par des âmes cruelles, viles, et inaccessibles à tout sentiment d'honneur. La dictature d'un Sylla ne présente qu'une faible ébauche des odieuses proscriptions qui nous privèrent de tant de citoyens chers à la patrie, de riches capitalistes; d'individus de tout état; en un mot, de cette foule d'hommes rares, nés pour élever la nation au degré de prospérité et d'opulence marqué par la nature de son sol, et par sa position géographique. On chercherait en vain la raison d'une mesure aussi impolitique, aussi abominable: aucun publiciste ne l'a prévue ni consignée dans ses écrits; mais Locke, le plus célèbre peut-être de ceux du dernier siècle, nous apprend que lorsqu'une force ennemie s'empare de la cour ou de la métropole d'un état, le sang ne pouvant plus dès lors circuler du cœur aux extrémités du corps politique, celui-ci meurt, et les individus qui le composaient rentrent dans le droit naturel d'adopter le gouvernement qui leur convient le mieux. Quel est donc le crime de tant d'infortunés, victimes de la fureur d'une faction sanguinaire? Serait-ce d'avoir organisé un gouvernement après la dissolution de celui qui régissait l'Espagne, et lorsque les cohortes de l'usurpateur occupaient la capitale et presque toute la péninsule? Serait-ce d'avoir établi une constitution qui, bien qu'elle ne soit point l'ouvrage le plus parfait de l'esprit humain, ainsi qu'Adams qualifie avec exagération celle de l'Angleterre, est cependant une amélioration sensible de toutes celles des divers peuples qui composent aujourd'hui l'Espagne? Serait-ce enfin d'avoir reconnu la dynastie des Bourbons dans la per-

sonne et la descendance de Ferdinand VII , quand nous étions tout-à-fait libres d'en reconnaître un autre ? C'en serait un plutôt, sans doute : oui, c'en serait un, que d'avoir prodigué tant de sang et de trésors pour rétablir le trône de ce prince , alors qu'à un prix bien moins onéreux on eût pu agréer Joseph Bonaparte. Cependant de perfides conseils portèrent Ferdinand à déchirer la Charte constitutionnelle du 19 mars 1812, où se trouvait consigné son premier, son unique droit à une couronne que son père et lui-même n'avaient pu conserver; c'est ainsi que sans d'autre titre que la force, et à la faveur de son décret du 4 mai, par lequel on annonçait une nouvelle convocation des Cortès, qui n'eussent jamais été, en effet, qu'un vain simulacre de cette auguste assemblée nationale, nécessaire pour voter l'impôt, Ferdinand franchit violemment les degrés du trône ! Bientôt l'effet de ses promesses devint illusoire, et six années d'un gouvernement arbitraire fournirent la preuve qu'on n'avait voulu que tromper le peuple. D'abord, et contre les meilleurs principes d'économie, *on imposa* une contribution générale, directe, exorbitante, et sans équité : on l'exigea d'une manière injuste et vexatoire , et non-seulement il ne fut pas question d'apporter une réforme dans la fourmillière d'employés des finances (seul avantage attaché à la contribution directe); mais on en grossit considérablement le nombre , en envoyant dans les provinces, pour dévorer la subsistance du peuple, des troupes de commis, chargés de la formation d'une prétendue statistique qu'ils ne connaissaient pas, qui devenait dès lors impossible à établir, et qui, toujours imparfaite, par cela même qu'elle était sujette à

des variations qui se reproduisent à l'infini, à raison de l'altération des valeurs, du genre et de la qualité des cultures, de la transmission et de la division des domaines, et du changement physique du territoire, exigerait encore un siècle de travail, comme celle de Milan, la seule qu'on sache être parvenue au degré le moins imparfait qu'on puisse atteindre. En un mot, le désordre en matière de finances parvint à son comble, et donna la mesure de celui qui s'était introduit dans toutes les autres branches de l'administration publique. C'est ainsi que par l'ineptie de notre cabinet nous perdîmes toute considération chez les puissances étrangères, alors même que, par notre vaillance, il nous eût été permis de commander les égards de l'Europe. Nous nous trouvâmes ainsi sans trésor, sans crédit, et surtout sans marine, élément dont nous avons un si grand besoin pour conserver nos Amériques, et pourvoir à notre languissant commerce; notre armée était découragée et vouée à la misère, pour prix de l'héroïsme qu'elle venait de développer dans la guerre de l'usurpation; l'administration de la justice, ce premier bienfait de la société, le plus cher des intérêts qui présidèrent à sa naissance, et le seul qui puisse en garantir la conservation, fut confiée aux mains chancelantes de magistrats plongés dans la détresse, tandis que le luxe de la cour élevait de somptueux édifices qui engloutissaient les deniers publics. Les hommes de mérite furent écartés des affaires, et délaissés dans l'obscurité, tandis que les avenues du trône étaient obstruées par d'ineptes flatteurs qui accaparaient les emplois et les dignités de l'état: on vit alors les sicaires du despotisme jouir d'une faveur sans bornes: les corps dépositaires d'une autorité légale,

les fonctionnaires publics réduits à la nullité par la subrogation de ces *camarillas*, enfantées et nourries dans les ténèbres, et dont les membres, la plupart inconnus et sans caractère, bouleversaient impunément l'ordre public; le rétablissement des jésuites dans des circonstances où l'on pouvait à peine pourvoir à l'entretien indispensablement nécessaire au clergé: la provision des grands bénéfices ecclésiastiques vacans, lesquels formaient déjà une des plus riches ressources de l'état; l'aliénation d'une partie de nos possessions d'Amérique; la guerre contre nos frères, dans une vaste région du même continent: en un mot, la dissolution totale de toutes les branches d'administration, le relâchement de tous les liens de la société, l'épuisement et l'obstruction de tous les canaux de la prospérité publique, les manœuvres secrètes, les inquisitions; les cachots encombrés de victimes; les échafauds, toujours dressés pour éteindre les étincelles du feu du patriotisme, qui se manifestaient avec une ardeur et une activité, égales à la stupidité et à la barbarie d'un gouvernement qui s'obstinait à ne pas reconnaître qu'il fallait ou revenir sur ses pas, ou périr dans les flammes.....

Espagnols, tels ont été les fruits de tant de sang répandu, de tant de calamités supportées avec courage, et dans le seul espoir d'assurer le rétablissement de Ferdinand! Ce n'est pas lui toutefois qu'il faut accuser de pareils désordres: non, jamais les rois ne sauraient agir sciemment contre les intérêts des peuples, qui sont aussi les leurs. Des ministres pervers, ineptes et avides voilà les vrais, les seuls coupables, les seuls responsables des maux qu'ils ont causés à la nation. C'est aussi contre eux, braves

soldats , Galiciens courageux, que vous avez poussé le cri de l'humanité qui vous prescrit le devoir de la conservation. Oui, c'est cette loi éternelle, cette loi de la nature qui vous a inspiré le mouvement généreux, spontané, par lequel vous venez de proclamer votre liberté et votre fidélité au monarque, sous les auspices de la Constitution de 1812, promulguée, jurée et mise en vigueur par le vœu unanime de la nation à l'époque du retour de ce prince. Toute la Galice, cette vaste province qui compte deux millions d'habitans, vient de faire éclater ces sentimens, qui sont ceux de tous les Espagnols des deux mondes : ceux qu'a proclamés l'armée expéditionnaire qui, voyant augmenter journellement ses forces dans l'île de Léon, parcourt les Andalouses, et protège le système de liberté civile que les peuples brûlent de rétablir. Cette explosion n'a pas coûté une goutte de sang, et le meilleur ordre règne dans toute l'étendue de cette vaste province ; honneur à la civilisation et aux mœurs de ses habitans, à l'uniformité de leurs sentimens, et à la sainteté d'une cause marquée du sceau de la justice, de celui même de notre auguste religion ! Que pourrait désormais la perfidie contre des vœux si solennels ? Vainement tenterait-elle d'égarer encore la docilité du roi dans les sentiers de l'erreur. Lui-même peut aujourd'hui mesurer de ses propres yeux toute la profondeur de l'abîme qu'ont creusé sous ses pieds quelques misérables, qui n'ont cherché qu'à satisfaire leur cupidité personnelle, aux dépens de sa gloire et de l'amour de ses peuples. Vainement ces perfides tâcheraient-ils de dénaturer vos sentimens, et de les lui présenter comme des atteintes portées à l'inviolabilité de sa personne. Espagnols, ce